

un peu plus dures. Et par ce la nom-  
mâmes l'île es-Coudres.

“Le septième jour du dit mois (de sep-  
tembre) jour Notre-Dame, après avoir oui  
la messe, nous partîmes de la dite île pour  
aller à mont le dit fleuve.”

Comme au temps jadis, cette plage est  
encore pleine de *beaux et grands arbres de  
plusieurs sortes*, et il n'y a qu'à étendre la  
main pour cueillir sur les *coudres franches*  
les grappes de *noisilles*. Le paysage n'a  
guère changé d'aspect.

IV

Transportez-vous maintenant, par la pen-  
sée, à l'année 1535, et suivez du regard la  
scène qui se passait ici, dans la matinée du  
7 septembre, fête de la Nativité de la  
Sainte-Vierge.

Les trois navires d'outre-mer, arrivés de  
la veille, se reposent sur leurs ancres dans  
cette *baie et couche de terre*, qu'avait aper-  
çue Cartier. Un beau soleil d'automne se  
lève sur les côtes de l'île, et disperse  
les vapeurs que la fraîcheur de la nuit  
avait répandues à la surface du fleuve. Les  
bocages d'alentour sont tout retentissants  
de la brise matinale et du chant des oi-  
seaux. Leur feuillage, que les premières  
gelées de septembre ont nuancé des plus  
riches couleurs, depuis le rouge pourpre  
jusqu'au jaune paille le plus tendre, éclate  
sous les premiers feux du jour, comme un  
manteau royal parsemé de diamants, que  
le génie de ces déserts inconnus aurait jeté  
sur l'île et sur les montagnes voisines, à  
l'approche de ces nouveaux venus.

De chacun des trois navires se détachent  
des chaloupes qui portent les équipages.  
Les rames des matelots se lèvent et tom-  
bent en cadence, en faisant jaillir des  
gouttelettes d'eau à la surface des lames.  
En peu d'instants elles ont abordé au ri-  
vage et y sont attachées, pendant que les  
officiers et les marins sautent à terre et  
entourent leur commandant. On le recon-  
naît facilement à son costume de la cour  
de François I, que les gravures ont depuis  
rendu populaire dans notre pays. Der-  
rière lui s'avancent quelques gentilshommes  
et les aumôniers de la flottille, Dom An-  
thoine et Dom Guillaume le Breton. L'un  
deux tient entre ses mains les vases sacrés  
dont il va se servir, dans un instant, pour  
célébrer le saint sacrifice de la messe :

Un autel de feuillage et de mousse est dressé  
Au sommet du coteau, sur un tronc renversé.  
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ornes,  
Ombageant le rocher de leurs branches énormes,  
Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.  
Des lianes on voit les verdoyants cordages  
Retomber en festons au-dessus de l'autel  
Et des cierges bénis parmi les fleurs sauvages  
Dont les pieuses mains du prêtre et des marins  
Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.  
Sur les bras de la croix rustique se balance  
Un faisceau d'étendards aux armes de la France.  
Cependant est venu le moment solennel.  
Et le prêtre gravit les marches de l'autel.  
L'équipage vêtu de ses habits de fête  
S'agenouille, et Cartier se prosterne à leur tête.  
Notre patrie a vu bien des jours glorieux.  
Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux.  
Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,  
Élève vers le ciel un regard qui supplie.  
Pour la première fois en ce pays nouveau  
Est offerte la chair et le sang de l'agneau.  
Le flot attentif baise avec respect la plage.  
Et la brise au rameau suspend son doux ramage ;  
Car ce vaste désert est devenu sacré,  
Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré.  
La France américaine, en ce moment suprême,  
A reçu l'onction de son premier baptême.

Et Cartier eut ouï dans les hauteurs des cieux,  
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux :  
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance  
De la terre et des mers chantant leur délivrance ;  
C'était la sainte voix de leur ange gardien  
Qui priait au berceau du peuple canadien.

Il y a aujourd'hui même trois cent qua-  
rante ans que cette première messe s'est  
dite en ce lieu ; car nous sommes au 7 sep-  
tembre 1875. J'ai choisi à dessein l'an-  
niversaire de cet événement religieux pour  
faire notre pèlerinage autour de l'île-aux-  
Coudres.

Le bord de ce coteau, sur lequel nous  
venons de nous agenouiller, par respect  
pour ce souvenir, a servi de gradin à l'au-  
tel qui fut alors arrosé par le sang de l'ag-  
neau de Dieu. Le fleuve de grâces qui en  
découla, plus grand que celui qui passe à  
nos pieds, a inondé toute cette contrée. Il  
a fécondé la semence divine qui, plus tard,  
y fut déposée. Cette semence a cru, comme  
le grain de sénére de l'Évangile, et est de-  
venue aujourd'hui le grand arbre du chris-  
tianisme, dont les rameaux s'étendent sur  
tout notre pays, et à l'ombre duquel les  
oiseaux du ciel, c'est-à-dire les enfants de  
l'Église, viennent se reposer.

Si j'avais un vœu à exprimer, ce serait

de voir une croix monumentale, de ma-  
tière solide et durable, s'élever sur cette  
falaise, en signe de reconnaissance et de  
vénération. L'inscription qui y serait gra-  
vée rappellerait aux pèlerins l'antique évé-  
nement, et les inviterait à remercier Dieu  
de notre vocation à la foi chrétienne.

V

Remontons en voiture, et reprenons le  
cours de notre pèlerinage.

Non loin d'ici est né l'un des plus re-  
marquables enfants de l'île-aux-Coudres,  
l'un des missionnaires les plus dévoués du  
Canada. Devait-il en être autrement ? Ce  
coin de terre privilégié pouvait-il être sté-  
rile en apôtres ?

La réputation de M. le Grand-Vicaire  
Alexis Mailloux est trop répandue dans  
notre pays pour qu'il soit nécessaire de  
faire son éloge. Qu'il suffise de dire qu'a-  
près avoir été successivement curé de  
Saint-Roch de Québec, de la Rivière-du-  
Loup, de Sainte-Anne de Lapocatière, direc-  
teur et supérieur du collège de cette paroisse,  
missionnaire aux Illinois et dans la Gaspé-  
sie, il s'est fait l'apôtre de la Société de Tem-  
pérance. Prédicateur éloquent, il a donné  
des missions, et fondé ou rétabli cette so-  
ciété dans je ne sais combien de paroisses  
des deux rives du fleuve. Les fruits de  
grâce qu'il a semés sur ses pas subsistent  
encore et se perpétueront loin dans l'ave-  
nir.

Si la réputation de M. le Grand-Vicaire  
Mailloux est grande parmi notre peuple,  
on peut juger de sa renommée d'apôtre  
dans l'île-aux-Coudres. Sa présence y est  
toujours une fête et sa parole un oracle.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

(A continuer.)

SA MAJESTÉ POLITIQUE

Encore un mot de politique, s'il vous  
plaît.

Bien que j'aie infiniment peu d'amitié  
pour cette bonne dame, je ne veux cepen-  
dant pas rompre ouvertement avec elle. Les  
gens de son espèce sont à craindre, et il ne  
fait pas bon se les mettre à dos.

C'est pourquoi je viens, comme tout le  
monde, lui faire ma petite révérence, avant  
de m'éloigner d'elle pour longtemps.

\*\*

Madame “Politique”—chacun le sait—  
possède le don d'ubiquité. Elle est à la  
fois un peu partout et s'insinue à travers  
les diverses classes de la population, comme  
le fait la marée montante dans les dépres-  
sions et les rigoles d'une plage sablon-  
neuse.

Comme cette dernière, que ne put ar-  
rêter Alfred le Grand lui-même, on ne peut  
enrayer sa marche : il faut la subir, se  
laisser caresser, submerger, infiltrer.... ou  
grimper sur la plus haute colline de l'in-  
différence.

Et encore, ce n'est là qu'un refuge tem-  
poraire ! La coquille se métamorphose en  
vapeurs, escalade le ciel, s'y condense en  
nuages épais et, finalement, nous tombe  
sur le dos sous forme d'averses torren-  
tielles—tout comme le fit autrefois le divin  
Jupiter pour s'introduire chez une nymphe  
qu'il aimait.

Donc, le parti le plus sage est de se  
prêter de bonne grâce aux embrassements  
sénils de la vieille courtisane, sans même  
laisser entrevoir la répugnance qu'on en  
éprouve.

\*\*

Il n'y a pas à se le cacher... Dame “Po-  
litique” est devenue, dans notre tranquille  
province, une reine à laquelle chacun doit  
payer tribut, devant laquelle il faut que  
tout genou fléchisse, en présence de la-  
quelle les chapeaux ne tiennent pas sur les  
têtes.

Tout à tour marâtre et débonnaire, elle  
enfonce l'éperon dans le flanc des tièdes,  
sourit aux ardents et bâtonne les froids.

A ce jeu-là, les malheureux qui, comme  
moi, sont de glace n'ont qu'à se bien tenir :  
leurs épaules feront ample connaissance  
avec le gourdin de madame !

Que diraient nos pères si, faisant à coups-  
de-poings sauter le couvercle de leurs tom-  
beaux, ils venaient contempler leurs des-  
cendants agenouillés devant une reine de  
carrefours, une majesté de *Hustings* ?

De quel œil verraient-ils ceux à qui ils  
ont confié l'héritage national divisés en  
deux camps, ayant à leurs fronts de ban-  
dière, l'un le drapeau bleu des conserva-  
teurs, l'autre la rouge oriflamme des libé-  
raux ?

Comment jugeraient-ils ces pauvres illu-  
minés qui promènent, en temps d'élection,  
la même harangue dans vingt paroisses et  
font éclater les mêmes foudres inoffensives  
sur vingt perrons d'églises !

Le sang guerrier qui jadis coula dans  
leurs veines ne viendrait-il pas ranimer  
pour un instant leurs vieux os, lorsqu'ils  
jouiraient du spectacle de leurs petits-fils,  
armés de manches de haches et de rondins,  
se ruant les uns contre les autres et s'as-  
sommant à plaisir, pour le compte du can-  
didat de leur choix ?

Et, ayant vu toutes ces belles choses, nos  
bons aïeux ne viendraient-ils pas à leur  
tour faire la génuflexion devant la grande  
dame qui en est cause : Madame “ Poli-  
tique ” ?

\*\*

Hum ! aucun de ces braves morts ne  
m'a autorisé à parler en son nom ; mais  
j'incline fort à croire que leurs bonnes  
âmes, au cas qu'elles obtiendraient la per-  
mission de venir nous visiter, s'en retour-  
neraient au ciel intimement convaincues  
que leurs parents de la terre sont fous ou  
en voie de le devenir.

Et, de longtemps, elles n'importune-  
raient plus saint Pierre pour se faire ou-  
vrir la porte du paradis et venir prendre  
le frais chez nous.

—Quoi ! se diraient-elles les unes aux  
autres, ce sont là les enfants que nous  
avons engendrés ! Au lieu de cultiver leurs  
terres, de réparer leurs clôtures, de drainer  
leurs marécages, de faire des abattis et  
d'écheniller leurs pommiers, ils font de la  
politique ! ils pérorent ! ils se bâton-  
nent ! ! !

—Je vous le disais bien : vous n'aviez  
pas d'affaire sur cette planète-là, ferait re-  
marquer le céleste porte-clefs.

—Nous n'y retournerons pas de sitôt !  
s'écrieraient en chœur nos aïeux attristés.

Et, par nos sottises courbettes à madame  
“Politique,” voilà que nous perdrons  
l'aubaine d'avoir des nouvelles de là-haut !

\*\*

Chacun veut lui faire la cour et tout le  
monde s'en mêle.

Elle germe dans le cœur du collégien,  
en même temps que se montre le premier  
poil de sa moustache. Il n'est pas un éco-  
lier de sixième qui ne lui donne une pen-  
sée, entre un thème et une version.

Aussi, cette brave jeunesse est-elle bien  
plus forte sur les questions de chemins de  
fer et des tarifs, que sur ses déclinaisons.

Conséquence immédiate : avalanche de  
*pensées* ; subséquente : dégoût de l'étude.

Du train où vont les choses, il viendra  
un temps où les boulangers rouges refuse-  
ront du pain à leurs clients bleus, et où  
les cabaretiers de cette dernière couleur ne  
voudront pas vendre à boire aux pauvres  
consommateurs rouges.

Quand cette heure néfaste sonnera, je  
m'attacherai une grosse pierre au cou et  
j'irai faire un immense plongeon au beau  
milieu du St. Laurent.

\*\*

C'est une épidémie, une calamité, une  
peste, un choléra !

La maladie n'épargne pas même les  
femmes.

Une preuve.  
L'autre soir, un jeune homme de mon  
voisinage était en train de déclarer sa  
flamme à une charmante blondine de dix-  
sept ans.

J'étais à deux pas des tourtereaux, sans  
qu'ils s'en doutassent, et j'entendis le gar-  
çon qui disait :

—Chère, bien chère Elzire, je n'ai  
qu'une ambition en ce monde.

—Laquelle ?... devenir député ? deman-  
da la jeune fille.

—Non, devenir ton mari.  
—Impossible.  
—Pourquoi ?  
—Tu es rouge et je suis bleue : nous  
ferions mauvais ménage.

\*\*

Autre preuve.  
C'est pendant une élection. Dans une  
cuisine, la table est dressée. La soupe  
mitonne dans le chaudron.

Le mari à sa femme :

—Est-ce encore de la soupe aux pois ?  
—Toujours.

—Je t'avais dit de faire de la soupe aux  
choux, avec des petits navets dedans : c'est  
la seule soupe que j'aime.

—Moi, je préfère la soupe aux pois, avec  
du persil et des herbes salées.

—Tête dure ! Qu'est-ce qu'il me faut  
donc faire pour que tu m'écoutes !

—Une chose bien simple.  
—Dis vite : c'est accordé.

—Eh bien ! vote pour monsieur Corni-  
fflard, le candidat bleu.

—Pour la soupe aux choux, il n'y  
a rien que je ne fasse : je voterai pour  
Corniffard !

\*\*

Et c'est ainsi que dame “Politique,”  
non contente de semer la zizanie parmi la  
population barbu, s'insinue jusque dans  
le cœur des jeunes vierges timides ; c'est  
ainsi qu'elle n'est pas satisfaite de péné-  
trer dans les assemblées et les salons les  
plus courus : il lui faut encore mettre son  
nez dans le pot-au-feu conjugal et forcer  
un brave homme qui n'aime que la soupe  
aux choux, avec des petits navets, à se  
repaitre d'un horrible mélange de pois, de  
persil et d'herbes salées !

O tempora ! O mores ! Despotisme,  
voilà de tes coups !

Denys de Syracuse, tyrans de Rome  
payenne, monarques absolus du moyen-  
âge, despotes anciens et modernes, volez-  
vous la face : vous êtes dépassés !

\*\*

Mais en voilà assez, et je termine.

Toute chose ici-bas doit avoir une fin,  
excepté, peut-être, un discours électoral.

Pourtant, je ne résiste pas à la tentation  
de décocher un dernier trait à la Majesté  
dont je m'occupe.

Qui l'aurait cru ?... Malgré sa caducité  
et “l'irréparable outrage” des années, la  
bonne-femme “Politique,” sur ses vieux  
jours, se fait coquette.

Ce n'est plus pour les crânes chauves  
et les cheveux blancs—indices de sagesse—  
qu'elle soupire et prend des airs langou-  
reux. Non. Elle joue maintenant de la  
prunelle à l'adresse des jeunes ; elle ché-  
rit les têtes luxuriantes et adore les cheve-  
lures noires.

Jeunes gens, mes amis, mes compa-  
triotes, mes frères, déliez-vous ! déliez-  
vous ! déliez-vous ! ! !

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

Allez donc vous fâcher lorsqu'un élève vous  
répond de la façon suivante :

Le professeur interroge :  
—Vichy ! quel département ?  
—Aude ; puisque l'on dit toujours : (Aude)  
Vichy.

—Il est fou.  
—Allier !

\*\*

La commande du *buste équestre* vient de rece-  
voir son pendant.

Hier, une dame est venue demander à M.  
H... le sculpteur, à combien lui reviendrait le  
buste de son mari.

Le prix fut dit approximativement, et comme  
le mari de la dame était un personnage sous  
l'Empire, le statuaire demanda si le portrait  
serait fait en tenue de cour.

—Oh, oui ! s'écria joyeusement la dame, vous  
ferez son buste en culotte courte !

\*\*

Une bonne femme, un bon livre et une bonne  
cheminée, voilà de quoi faire le bonheur d'un  
homme ; mais celui-ci a le livre, celui-là la  
cheminée, un troisième la femme, et c'est ce qui  
fait qu'il y a si peu de gens heureux ici-bas....

\*\*

On trouve des gens capables de reconnaître  
—à la rigueur—qu'ils n'ont pas d'instruction,  
pas d'esprit, pas de goût.

Mais un homme, un seul qui consente à  
échanger, avec qui que ce soit, ce qu'il appelle  
“son gros bon sens, sa petite jugeotte ?...”  
cherchez-le !

Ou plutôt, croyez-moi, ne le cherchez pas.